

PHILIPPE VIDELIER

**DERNIÈRES
NOUVELLES
DES BOLCHEVIKS**

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE JARDIN DE BAKOUNINE ET AUTRES NOUVELLES DE
L'HISTOIRE, 2001.

NUIT TURQUE, 2005, Folio n° 4572.

DÎNER DE GALA. L'ÉTONNANTE AVENTURE DES BRIGANDS
JUSTICIERS DE L'EMPIRE DU MILIEU, 2012.

QUATRE SAISONS À L'HÔTEL DE L'UNIVERS, 2017.

DERNIÈRES NOUVELLES DES BOLCHEVIKS

PHILIPPE VIDELIER

DERNIÈRES
NOUVELLES
DES BOLCHEVIKS

nouvelles

nrf

GALLIMARD

Le dernier survivant

Tout ça, c'était à cause de la viande. Cette pourriture grouillante de vers que le cuisinier servit aux hommes d'équipage mais que le médecin de bord jugea du meilleur goût à travers son pince-nez. « Alors quoi ? Elle est très bonne cette viande ! » diagnostiqua en substance le docteur Smirnov, diplômé de la Faculté. La suite on la connaît. Remous, murmures, excitation, le commandant du navire, un gros un peu lâche, menace mollement : « Ceux qui veulent manger le bortsch, deux pas en avant. » À part les fayots, personne ne bouge. Le second, un pète-sec arrogant, déboule à la rescousse : « Ceux qui veulent manger le bortsch, un pas en avant. » Hormis les lèche-cul, nul ne s'avance. Alors, le commandant s'en va, le pète-sec s'énerve, s'emporte, criaillie, trépigne, traite les hommes de mutins, ordonne à la garde d'apporter une bâche, selon un rite sinistre, d'y rassembler les meneurs pour les fusiller sur l'heure ou leur flanquer une sainte pétoche. Et puis un camarade ouvre sa gueule, le quartier-maître Matouchenko, Afanassi Nikolaïevitch Matouchenko, un râblé au visage large, fils de paysans ukrainiens élevé à la dure, un sympathisant de la subversion, et il dit... En fait on ne sait pas exactement ce qu'il a dit. Il

existe plusieurs versions incertaines de son intervention. Une relation sobre et furieusement résumée lui met dans la bouche ces mots : « Cessons de subir ! Ils veulent fusiller nos camarades ! Abattons ces monstres ! » Certains mémorialistes lyriques à tous crins ont cru entendre des phrases musicales plus élaborées : « Mon frère, mon ami, mon fils, mon camarade, tu ne tireras pas sur qui souffre et se plaint. Mon frère, mon ami, je te fais notre alcade, marin, ne tire pas sur un autre marin !... » Ils tournèrent leurs carabines... *Potemkine*. À cet instant le matelot Vakoulintchouk, Grigori Vakoulintchouk, pareillement ukrainien, tira en l'air et, *illico*, le commandant en second, sorti définitivement de ses gonds, lui colla dans le buffet une balle de mousquet. Vakoulintchouk s'effondra. Après, évidemment, les officiers, tous autant qu'ils étaient, n'avaient plus qu'à numéroter leurs abattis. Matouchenko moucha d'un coup le pète-sec meurtrier, aussitôt balancé par-dessus bord. Le docteur Smirnov, médecin-major, subit le même sort. « Va la bouffer ta viande avariée », ricanaient à peu près les hommes d'équipage en le regardant couler. Au bout d'un moment, ce fut le tour du commandant, que les marins extirpèrent en sous-vêtements de sa carrée. « Pitié ! Pitié ! » gémissait-il en confessant ses torts. « J'ai rien spécialement contre vous, c'est à l'équipage de trancher », lâcha Matouchenko, et, se tournant vers l'équipage : « Qu'est-ce qu'on en fait ? » Se souvenant que quelques faisceaux de minutes auparavant le commandant menaçait de pendre à la grand-vergue ceux qui ne voulaient pas avaler le bortsch plein d'asticots, l'équipage décida de l'envoyer par le fond donner ses ordres aux poissons. Ainsi, en deux temps trois mouvements, à cause de la viande, le cuirassé de la Marine impériale russe *Prince-Potemkine-Tavritchevski*, jaugeant douze mille cinq cents

tonneaux, hérissé de quarante-huit canons et pourvu de cinq tubes lance-torpilles, entra en rébellion et hissa en haut de son mât le pavillon rouge du socialisme intégral.

En réalité, tout ça ne serait jamais arrivé s'il n'y avait eu tout le reste. Le soulèvement d'Odessa à la veille du menu fatal, l'insurrection de la Pologne le mois précédent, et le massacre de Saint-Pétersbourg en janvier, le 9 janvier, suite à la grève des ouvriers de l'usine Poutilov, déclarée le 3. Tout ça et le reste faisaient fâcheuse impression en Europe. Le tsar, le tsar Nicolas, n'était pas aimé. C'est un vil assassin, soulignait-on à Berlin dans les milieux cultivés, un salopard dégoulinant de sang, jurait-on à Paris où l'on est par atavisme moins poli avec les empereurs, les rois, les princes, les grands-ducs, les comtes, les petits marquis. (À Paris, on lui promettait la guillotine pour dans pas longtemps.) C'était pourtant un brave type que le tsar, le tsar Nicolas, un brave type qui tenait son journal intime et comptait sur sa police politique, ses régiments, ses Cosaques, ses Cent-Noirs, la nagaïka, les fusils Mosin-Nagant à cinq coups.

Chez lui, le tsar écrivait.

« 8 janvier 1905. Journée claire et froide. J'ai eu beaucoup de travail et de rapports. J'ai fait une longue promenade. Depuis hier, toutes les usines et fabriques de Pétersbourg sont en grève. On a fait venir des troupes des environs pour renforcer la garnison. Jusqu'ici, les ouvriers ont été calmes. On estime leur nombre à cent vingt mille. À la tête de leur Union se trouve une sorte de pape socialiste nommé Gapone. »

Le pape Gapone était assurément un drôle de paroissien, l'icône des ouvriers de Saint-Pétersbourg, et cette situation il la devait pour partie à sa soutane noire, à ses talents de

prêcheur, pour partie à la police secrète auprès de laquelle il émargeait en tant qu'indicateur, car la police du tsar préférait voir les prolétaires sous la coupe du clergé plutôt qu'affiliés aux groupements maléfiques de la subversion. Mais bon, dans la police secrète, le secret est de rigueur. Lorsque les usines pétersbourgeoises se mirent en grève, à commencer par les douze mille ouvriers de l'usine Poutilov parce que quatre d'entre eux avaient enduré les brimades d'un contremaître mal embouché, le père Gapone considéra de ses attributions de suggérer une manifestation, le dimanche jour du Seigneur à dix heures du matin, une procession impressionnante portant bannières brodées, psalmodiant l'hymne *Dieu, sauve ton peuple et bénis son héritage* derrière un portrait encadré du tsar. Gapone marchait en tête. « Oserait-on nous attaquer ? » se demandait le prêtre à la vue des fantassins, des cavaliers qui leur barraient la route. « Une minute nous tremblâmes, puis la marche en avant reprit lourdement. Alors les Cosaques, au galop, s'avancèrent vers nous sabre au clair. Ils arrivaient comme une trombe. Je voyais les sabres se lever, s'abaisser. » Tout indicateur qu'il était, le pope en soutane fut tétanisé. « Soudain, sans avertissement préalable, sans sommation, sans une minute de délai, nous entendîmes le craquement sec d'un feu de salve. » Le père Gapone voyait s'écrouler autour de lui les manifestants, hommes, femmes, enfants. Par miracle, il en réchappa. « À la fin, le feu cessa. J'étais là debout, sans blessure, avec quelques autres, indemnes comme moi, et mes yeux se portaient sur les corps étendus alentour. Cette pensée me traversa l'esprit comme un éclair : *Tout cela est l'œuvre de notre Petit Père le tsar...* Le feu reprit de plus belle. Après une dernière décharge, je me relevai. Cette fois j'étais seul, mais toujours

sans blessures. Un immense désespoir s'empara de moi. *Il n'y a plus de tsar pour nous !* m'exclamai-je. »

Chez lui, le tsar trempait sa plume dans l'encrier.

« 9 janvier. Journée pénible ! De sérieux désordres se sont produits à Pétersbourg en raison du désir des ouvriers de venir jusqu'au palais d'Hiver. Les troupes ont dû tirer dans plusieurs endroits de la ville, il y a eu beaucoup de tués et de blessés. Seigneur, comme tout cela est pénible et douloureux ! Maman est venue de la ville juste à l'heure du service. Nous avons déjeuné en famille. »

Comme son devoir et le règlement le lui prescrivaient, le colonel commandant le régiment de la Garde impériale en position sur la place du Palais-d'Hiver vint au rapport et détailla pour ses supérieurs les événements dont il avait été le témoin et l'acteur, le dimanche 9 janvier : « La foule grossissait sans cesse. À ce moment-là, le colonel Delsal reçut du général-major Chtcherbachev l'ordre de Son Excellence commandant du corps d'ouvrir le feu. En conséquence, la cavalerie de la Garde essaya encore une fois de repousser la foule, et, à sa suite, les Cosaques de la Garde tentèrent une attaque, sabre au clair. Toutes ces offensives furent vaines. La foule demeurait sur place, poussant des clameurs et des sifflets... Lorsque le clairon eut sonné les trois sommations à intervalles séparés, le colonel Delsal donna l'ordre d'ouvrir le feu au commandant de la 3^e compagnie de marche, le capitaine Mansourov. »

Le lendemain, lundi 23 janvier – oui, parce que la Russie impériale était en retard sur l'Europe occidentale. En retard de treize jours exactement, question de calendrier. Les Russes usaient encore du calendrier julien, que l'on doit à Jules César le Romain, quand les Européens

suivaient le calendrier grégorien mis en œuvre par le pape Grégoire XIII en 1582. Le lendemain du dimanche 9 janvier russe donc, lundi 23 janvier 1905 pour les Parisiens (et les Berlinoïses), le célèbre quotidien *Le Matin*, six pages à cinq centimes, titrait sur trois colonnes : « Une journée tragique à Saint-Pétersbourg – Les ouvriers fusillés devant le palais d’Hiver et dans les rues – Plusieurs milliers de tués et de blessés – Scènes effroyables – On trouvera plus loin, dans notre “Dernière heure”, d’autres lamentables détails sur la journée tragique, la journée de sang. »

En son cabinet, le tsar écrivait comme chaque soir.

« 10 janvier. Aujourd’hui, il ne s’est rien passé de particulier dans la ville. J’ai eu les rapports. L’oncle Alexis a déjeuné avec nous. J’ai reçu une députation de Cosaques de l’Oural qui m’ont apporté du caviar. »

Par coïncidence, ou effet de la Providence, il se trouva que le jour du massacre russe fut à Paris celui de l’enterrement de Louise Michel la communarde, la pétroleuse, une condamnée au bagne qui préférait la compagnie des Canaques de Calédonie à la fréquentation odieuse du bourgeois. « Manifestation émouvante sous un soleil d’apothéose » que ces obsèques suivies par cent mille Parisiens jusqu’au cimetière de Levallois-Perret. Ah là là, quel magnifique cortège ! « Vive la Commune ! », « Vive la Sociale ! », « À bas la Calotte ! », « À bas l’Armée ! » scandaient les passants à la vue du cercueil, recouvert d’un drap rouge, déposé sur le corbillard des pauvres, entouré de couronnes d’immortelles, d’égantines, de coquelicots. Ceux qui l’accompagnaient, en défilant devant les gendarmes à cheval, les agents cyclistes, les roussins en civil, entonnaient à gosier déployé, tirant sur leurs cordes vocales, *La*

Carmagnole, L'Internationale et Le Drapeau rouge, rouge du sang de l'ouvrier, rouge du sang de l'ouvrier. « Noble étendard du prolétaire, tralala lalalère, des opprimés sois l'éclaireur, tralalala, à tous les peuples de la Terre, tralala lalalère, porte la paix et le bonheur... » Autour de la tombe, au cimetière, les orateurs ne manquèrent pas de confirmer que la défunte avait eu pour la Russie ses ultimes pensées. Aux Russes, à la Russie, Louise Michel avait dédié ses derniers vers tracés sur le papier :

*Le vent mugit et souffle en foudre...
Enfin serait-ce le réveil?...
Le clairon sonne, on sent la poudre ;
L'Égalité brille au soleil
Ainsi qu'un phare, elle illumine,
Dans le ciel rouge, elle domine ;
Enfin serait-ce le réveil?...*

Le vent de fronde en Russie soulevait l'enthousiasme des philanthropes, des gens de cœur et de raison, la terrible répression stimulait partout l'indignation. Au premier rang, les syndicats poussaient des rugissements : « Que, noyé dans le sang répandu, le tsarisme disparaisse à jamais englouti. » Jean Jaurès, les yeux mouillés, ouvrait une souscription au bénéfice des victimes du massacre de Russie en première page de son journal *L'Humanité* : Jean Jaurès, 10 francs ; Anatole France, 10 francs ; Albert Thomas, 10 francs ; Léon Blum, 10 francs ; Octave Mirbeau, 10 francs ; anonyme « Contre l'inconcevable monstre humain qu'il nous faut abattre demain », 12,50 francs ; anonyme « Pour Gapone sans religion », 1 franc. « Grand meeting ce soir, à huit heures et demie,

salle Tivoli-Vauxhall, entrée 30 centimes.» « À bas le tsar ! À bas l'assassin ! » beuglaient les ouvriers venus en cohortes assister à la réunion où avaient été conviés en chair et en os des exilés à Paris, représentants qualifiés du Parti ouvrier social-démocrate, fraction majoritaire, fraction minoritaire, du Parti socialiste-révolutionnaire, du Bund israélite, de la Social-démocratie de Pologne et de Lituanie. Consultés sur leur opinion, savants et philosophes, artistes et écrivains s'engageaient hardiment, comme ils avaient coutume de le faire dans les grandes occasions. « Avec sa bande de grands-ducs voleurs, de policiers féroces, de généraux assassins, le tsar s'est rejeté lui-même hors de son Empire, hors de l'humanité tout entière », fulmina Octave Mirbeau, la moustache en bataille, tandis qu'Anatole France, de l'Académie française, fauteuil n° 38 où l'égorgeur Adolphe Thiers avait autrefois posé ses fesses flasques, exprimait sans ambages sa profonde réprobation : « La journée du 22 janvier a voué Nicolas II à l'exécration de l'univers civilisé. » Les caricaturistes des gazettes s'en donnaient à cœur joie, multipliaient les blagues crépusculaires à gros traits de crayon – devant les cadavres étalés le tsar constate : « Le nombre des mécontents est considérablement diminué » ; « Je ne suis pas content de vous, déclare-t-il à un officier contrit : on tire mal dans votre compagnie, vous avez brûlé trois mille cartouches et n'avez tué que cinq cent soixante-dix ouvriers, ça fait à peine 20 %, vous savez pourtant que les munitions coûtent cher. » Et il y avait aussi la séance de spiritisme autour d'un guéridon, quand le tsar invoquait les esprits : « À ce jeu-là, j'ai perdu ma tête », lui confiait à l'oreille le spectre lugubre de Louis XVI (le tsar Nicolas, il faut le dire, faisait parfois tourner les tables et s'était

entiché d'un gourou français, dit Maître Philippe, ancien garçon boucher à Lyon, qu'il honora du titre magique de docteur en médecine). En somme, la plupart des commentateurs se montraient cruels à l'égard du malheureux souverain en butte au désordre de son Empire.

L'effervescence gagna jusqu'à la paisible Suisse dont le climat et les mœurs attireraient naturellement les proscrits. Ils étaient assez nombreux à Genève du côté de Carouge, qu'ils appelaient *Karoujka* en roulant le « r » et en appuyant sur les « k ». Ainsi, au lendemain du dimanche fatidique, essoufflé et agitant un journal local où l'on parlait de Pétersbourg, celui qui se faisait appeler Voïnov, prénommé Anatole, dénommé Lounatcharski à l'état civil, accosta Oulianov, Vladimir Ilitch, qui se faisait appeler Lénine, sur le chemin de la bibliothèque où celui-ci peaufinait ses théories. Mais l'heure n'était plus à la théorie. Ils se retrouvèrent avec d'autres, excités comme des puces, dans un bistrot tenu par un compatriote qui cuisinait du bortsch de qualité supérieure avec des légumes et de la viande helvétiques. L'épouse du tenancier s'installa au piano et, saisis de ferveur, ils entonnèrent dans leur langue *Le Chant des martyrs* : « *Vous êtes tombés pour tous ceux qui ont faim, tous ceux qu'on méprise et opprime...* ». Grâce à la police française qui exerçait ses talents jusqu'aux rives du lac Léman, on apprit en haut lieu la tenue d'un meeting le soir à la Brasserie de l'Univers, regroupant six cents personnes, « folles de joie à l'annonce des événements de Russie », qui s'égaillèrent ensuite dans les rues en chantant *L'Internationale* jusqu'à une heure avancée, chose assez inhabituelle en Suisse.

Il apparut bien vite que le pape Gapone, par ses agissements intempestifs, avait considérablement irrité le tsar et

que ses relations amicales avec le général Foulon, préfet de police de Saint-Pétersbourg, ne le protégeraient pas des prisons de l'autocratie ou de la déportation en Sibérie. Aussi le prêtre prit-il la poudre d'escampette, aidé par un ardent socialiste-révolutionnaire qui lui tailla la barbe et les cheveux, l'aïda à jeter sa soutane aux orties, lui procura des vêtements civils, un traîneau attelé de chevaux, puis des billets de chemin de fer et un indicateur des correspondances. Son évvasion de Russie se passa comme dans *Un drame en Livonie*, l'un des derniers romans de M. Jules Verne, alors cloué sur son lit d'agonie par une crise de diabète malgré une intense consommation du vin de coca Mariani. *Frontière franchie. – Cet homme était seul dans la nuit. Il passait comme un loup entre les blocs de glace entassés par les froids d'un long hiver...* Aux étapes, dans les auberges, le fugitif Gapone se sustentait de saucisses et de pain, s'enfilait par-dessus une rasade de vodka, graissait la patte des indiscrets, puis reprenait le lendemain la route gelée, suivait en traîneau son itinéraire, cela jusqu'à la frontière allemande marquée de barbelés et, au-delà, jusqu'à la ville de Tilsit, relevant du district de Gumbinnen en Prusse-Orientale, célébrée pour son fromage et son beurre. Gapone parvint à Berlin guidé par un socialiste letton et, enfin, arriva à Genève où il fut bien accueilli. Il y avait tant de Russes, à Genève, et de ressortissants variés du vaste empire du tsar qui complotaient à longueur de journée, imprimaient des pamphlets en cyrillique, en yiddish, en arménien, entassés à la Bibliothèque centrale russe, 91 route de Carouge. «C'est un brave homme que Gapone», pensaient les proscrits. Lénine, le chef de la fraction majoritaire, le reçut au café Landolt, où l'on mangeait du gratin dauphinois, près de l'université, et lui

conseilla la lecture d'ouvrages terriblement ennuyeux. « Petit Père, défiez-vous des flatteurs, laissez-vous guider sinon voilà où vous finirez », dit Lénine au pape en indiquant d'un geste énigmatique le dessous de la table. Gapone, ça ne lui plut point trop, ce geste, ces conseils, il préférait le discours des rivaux du Parti socialiste-révolutionnaire, davantage tournés vers l'action directe. Non que Lénine ne fût lui-même un révolutionnaire socialiste déterminé, bien au contraire, mais la nomenclature de cette famille était aussi complexe que la classification linéenne des espèces : parmi les révolutionnaires socialistes, il y avait en effet les socialistes-révolutionnaires du genre de ceux qui avaient aidé Gapone à franchir la frontière, il y avait les sociaux-démocrates de la fraction minoritaire qui philosophaient gravement, ceux de la fraction majoritaire qui chantaient avec Lénine, chacun développant des points de doctrine inaccessibles à l'entendement d'un pape. De plus, il fallait inclure les particularistes, les Juifs causant yiddish, les Arméniens arménisants, les Polonais annexés par la Grande Russie, les Lituaniens, les Lettons, les Finlandais, les Ukrainiens qui disposaient de leur organisation propre, et parfois de plusieurs. De quoi faire du grabuge et créer des troubles épidémiques.

Ainsi, fatalement, la révolution s'étendait dans l'Empire. *Le Matin* – seul journal français recevant par fils spéciaux les nouvelles du monde entier – envoya sur place son meilleur limier, un petit rondouillard à lorgnons, culotté et débrouillard, cheveux frisottés, barbe soignée, moustache retroussée : Gaston Leroux, reporter hors pair payé mille cinq cents francs-or mensuels pour ses papiers sensationnels. « *Suprême appel au tsar – Le peuple russe s'adresse à son empereur – Ce qui adviendra si la demande est rejetée.* »

Le tsar pensait s'en tirer avec des recettes éprouvées : un petit peu de Juifs occis par-ci, des socialistes écorchés par-là. Les Cent-Noirs faisaient l'affaire, les malfrats Cent-Noirs aux méthodes expéditives, les Cent-Noirs et les Cosaques, les gendarmes, les délateurs, les infiltrés, les agents provocateurs.

Observant les événements du haut de son trône, le tsar songeait.

« Le peuple s'indigne de l'arrogance et de l'insolence des révolutionnaires et des socialistes. Comme les neuf dixièmes d'entre eux sont des Juifs, toute la fureur retombe sur ces derniers ; là est l'origine des pogroms. »

La ville de Lodz, en Pologne, était à feu et à sang. Barricades, grève générale. On dit qu'au début les ouvriers des usines textiles, juifs ou non, s'étaient rassemblés en cortège derrière le drapeau rouge, que les Cosaques et les Dragons impériaux tiraient dans le tas. Puis l'insurrection s'étendit à Varsovie. Loin au sud, soudoyés par la police, échauffés par les mollahs, les Tartares brûlaient les villages arméniens autour d'Erevan. Enfin Odessa, le port d'Odessa sur la mer Noire, entra en insurrection. *Le Matin* : « *Dépêche de notre envoyé spécial* – Il est impossible de vous donner une idée de la stupéfaction dans laquelle les autorités sont plongées ici à la suite des nouvelles qu'on leur laisse parvenir d'Odessa... Un des plus hauts personnages de l'administration militaire s'écriait aujourd'hui devant moi : “*C'est épouvantable !*”. »

Ce fut le moment précis où, ayant hissé le pavillon rouge et jeté à l'eau ses officiers, le cuirassé *Potemkine* arriva en vue du port d'Odessa escorté du torpilleur *N 267* rallié à la rébellion. On raconte que le matelot Vakoulintchouk,